

# Gagner la guerre, perdre la paix

par *Ismail Kadaré*

**L**E 23 novembre sont tombées au Kosovo les premières neiges. D'après les croyances des peuples de la péninsule, elles sont de bon augure et apportent la paix parmi les gens. Ce n'est pas tout à fait le cas cette année. Un grand nombre sont sans abri et souffrent du froid. La neige, naguère attendue avec joie, assombrit les visages.

La presse mondiale évoque de plus en plus les représailles albanaises contre les Serbes. Quand il s'agit de crimes contre l'humanité, de peuples qui font couler mutuellement leur sang, de rétorsion ou de vengeance accompagnées de meurtres, il faut être sérieux jusqu'au bout. Surtout quand il est question de populations qui viennent juste de sortir de l'horreur.

Assiste-t-on au Kosovo à des actes de vengeance de la part d'Albanais ? Sans aucun doute, oui. Faut-il condamner ces représailles ? Oui, absolument. Faut-il les faire cesser ? Assurément, oui.

Mais une question fondamentale

est en même temps posée partout au Kosovo : les gens qui font tant de tapage autour des actes de vengeance des Albanais souhaitent-ils vraiment tous qu'ils cessent ou ne s'en trouve-t-il pas parmi eux qui espèrent au fond précisément le contraire ? Certains observateurs - à juste titre, il me semble - estiment que la rumeur spectaculaire, souvent même provocatrice, orchestrée autour de ce thème s'inscrit parfois dans un mécanisme tendant précisément à encourager cette forme de revanche. Autrement dit, pour beaucoup, le Kosovo présente bien plus d'intérêt quand il baigne dans le meurtre et le sang qu'exempt de ces fléaux.

Ce paradoxe tient à une série de facteurs : l'absence d'impartialité de l'information, la dissimulation d'une partie de la réalité, enfin la mystification grossière et cynique.

*Lire la suite page 17*

*Ismail Kadaré est écrivain albanais.*

COMME

Monde (Le), 14/12/99

Je viens de rentrer d'un séjour d'une semaine au Kosovo. Beaucoup de choses y ont mieux qu'on ne l'espérait d'autres, plus mal.

Les violences des Albanais contre les Serbes et les Tziganes, les meurtres, les incendies d'habitations, les outrages sont autant de maux indéniables. Mais ce que l'on passe sous silence, c'est l'autre moitié de la réalité: la mise à mort d'Albanais. Elle continue. Le nombre d'Albanais tués durant la dernière période a été d'une fois et demie supérieur à celui des Serbes ayant subi le même sort.

Mais ce qui est inadmissible, en l'occurrence, c'est le cynisme manifesté çà et là et qui fait dire qu'après ce carnage dont ont été victimes les Albanais, le sang de ce peuple est désormais quelque chose de banal et de peu d'intérêt. C'est avant tout du sang des autres que l'on se soie.

Revenons aux vengeances albanaises. Avant d'en traiter, il nous faut répondre clairement à deux questions capitales. Primo: quelle est l'ampleur de cette revanche, comparée à celle des crimes serbes? Secundo: les Albanais eux-mêmes la dénoncent-ils?

En ce qui concerne la première question, il est évident aux yeux de tout le monde qu'aucune comparaison n'est possible entre les crimes serbes et la riposte albanaise. Pour ce qui est de la seconde question, on peut y répondre en toute responsabilité en affirmant que non seulement les intellectuels, les philosophes, les écrivains, mais l'immense majorité du peuple albanais rejette et dénonce les représailles à l'encontre des Serbes. Quand l'auteur de ces lignes, dans toutes les interviews qu'ils a accordées à la presse, à la radio et à la télé-

vision au cours de ce séjour, a condamné ces actes sans réserve et appelé à y mettre fin, il a toujours et partout rencontré une complète approbation. Il a été affirmé avec netteté que la vengeance est absolument rejetée par la morale universelle et foncièrement nuisible aux intérêts du Kosovo; il a été souligné qu'elle rabaisse moralement le peuple qui s'y livre, qu'elle n'est qu'une réaction misérable et caricaturale, qu'en dernière analyse, même si elle était parfaitement menée à bien, elle n'aurait comme effet pour les Albanais que d'intervertir les rôles avec les criminels serbes et de faire d'eux aussi des assassins.

Ce message a été fort bien entendu: par les intellectuels et les leaders politiques, mais aussi par les membres des familles les plus horriblement frappées par le crime, notamment celle des Jashari, à Drençe, qui a perdu vingt-deux de ses membres en un seul jour, par d'autres aussi qui ont eu des enfants tués et des jeunes filles violées, ainsi que par la plupart de ceux que cet hiver trouve sans logis sans abri.

Je pense que cette attitude vis-à-vis du crime est aujourd'hui une des clés majeures du destin du Kosovo et des Balkans en général. Sur ce point, on observe deux attitudes opposées: alors que les Albanais condamnent la violence exercée contre les Serbes, bien qu'elle soit sans commune mesure avec celle dont est victime le camp adverse, aucune voix ne s'est encore élevée à ce jour en Serbie pour condamner les crimes perpétrés contre les Albanais. Intellectuels, philo-

sophes, écrivains, tous se taisent, comme le fait aussi honteusement la prétendue opposition serbe.

Voilà un test essentiel qui ne peut être contourné. La condamnation ou l'absolution du crime est la pierre de touche pour les Balkans de demain. Sur cette question, on ne peut rester sourd ni aveugle. De la réponse qu'on y apporte dépend la morale de chaque camp, mais aussi de tous ceux qui se trouvent mêlés à ce problème aux répercussions désormais planétaires. C'est en fonction de l'attitude prise face à ce problème que naîtra ou sera étouffée la nouvelle civilisation si ardemment souhaitée dans les Balkans - leur européanisation, même.

Ces derniers temps, la propagande serbe, relayée par ses amis, a lancé une campagne de contre-vérités à propos des événements du Kosovo. Cette propension au révisionnisme après chaque hécatombe est un phénomène désormais notoire. Elle confirme la thèse bien connue selon laquelle tout forfait de grande ampleur est décliné et entretenu par deux types d'intervenants: l'armée de criminels qui le commettent et la troupe de ceux, tout aussi coupables, qui le soutiennent et s'en font ensuite les défenseurs. L'holocauste antisémite a été la meilleure illustration de ce sinistre phénomène.

Au Kosovo, on est en présence d'une situation analogue. L'armée de ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang est provisoirement au repos, mais une autre armée à la conscience souillée s'est mise fiévreusement à l'œuvre. Elle est plus malaisante: alors que la première a été parfois physiquement défaite, l'autre survit.

Aujourd'hui, l'attitude des Serbes, après leurs crimes au Kosovo, est appuyée par les courants chauvins de leurs « frères orthodoxes slaves ». Parmi les nostalgiques de la Russie soviétique, les deux cent cinquante espions du KGB en poste en Italie, ceux qui vociféraient le plus fort contre l'OTAN, pour la défense de la Serbie, constituent une fraction de ces forces d'appoint. Le forfait perpétré est soutenu par de douteux compromis, des ronds de jambe, des amnésies volontaires, enfin par le travail qu'accomplit une bande de désinformateurs professionnels, composée de diplomates, de journalistes ou d'inspecteurs de l'ONU.

Les mégotages cyniques pratiqués, à la barbe de l'ONU, sur le nombre réel des victimes albanaises s'accompagne de l'affirmation réitérée que bon nombre d'Albanais ont été abattus par PUCK elle-même, et finit par déboucher sur la trouvaille grotesque que certains de ces crimes ont été commandités par la France!

Le dicton selon lequel « le noyé s'accroche à ses propres cheveux » trouve tout son sens dans le cas du régime serbe. Il table sur la mystification de l'opinion, sur la perversité, la mémoire courte et la frivolité humaines.

Il fonde, notamment, tous ses espoirs sur la lassitude de l'opinion concernant le Kosovo, autrement dit sur la fin de la « mode du Kosovo ». C'est une expression que j'ai déjà entendue il y a quelque dix ans dans un bureau situé à quelques pas seulement de celui du président de la République française. Comme je demandais à l'un des mes amis pourquoi personne ne parlait des Albanais du Kosovo alors que la terreur avait commencé à sévir dans la région, il me répondit avec franchise: « L'Albanie n'est pas à la mode »! A l'époque, la mode était à la Roumanie.

Je rappelle cette anecdote sans rancœur. Ce type de phénomène a été et demeure une réalité. Il est difficile d'en faire grief à un Etat, à une société ou à une culture. Il fait partie de notre univers, de cette civilisation humaine que nous souhaiterions si avidement voir parfaite, mais qui est encore si loin de la perfection. Il a donc fallu dix ans au Kosovo pour devenir à la mode. Le Timor-Oriental a pu l'être, semble-t-il, grâce à l'aide du Kosovo; les Kurdes, eux, se sont efforcés à plusieurs reprises de monter sur scène, mais en vain: les Tchétchènes ont dû voir extermier un tiers de leur population par la barbarie russe, et l'issue pour eux est encore incertaine. Quant au lointain Tibet, il lui faudra sans doute attendre longtemps encore derrière les brouillards de l'Himalaya.

Il est assurément affligeant de voir les destins des peuples défilier comme les collections de prin-

Le dicton selon lequel « le noyé s'accroche à ses propres cheveux » trouve tout son sens dans le cas du régime serbe. Il table sur la mystification de l'opinion, sur la perversité, la mémoire courte et la frivolité humaines

temps ou d'hiver des couturiers. Mais c'est un fait dont l'humanité entière doit répondre. Aussi, quand, à cette réalité planétaire, on voit apporter des corrections de grande ampleur, comme celles auxquelles on a assisté au Kosovo, il convient à tout prix de les soutenir.

Le Kosovo est aujourd'hui un espace où la civilisation européenne et universelle est à la fois attaquée et défendue. Sa défense ne peut être assurée seulement par des proclamations de principes, de belles phrases, des déclarations creuses, encore moins par la désinformation. Ce soutien requiert un engagement quotidien, surtout au Kosovo même, sur ce sol où un peuple entier s'est trouvé face à un dilemme : se transplanter ou être enseveli...

Mais revenons à la vengeance des Albanais. C'est sans aucun doute le boomerang le plus dangereux qu'ils aient jamais manié contre eux-mêmes. Si bouillant que soit un peuple, vient une heure où il comprend que l'action qu'il poursuit est suicidaire. Fatale pour les Albanais, cette vengeance est une aubaine pour le régime serbe. Ce n'est pas là la simple conclusion logique d'un raisonnement. C'est une réalité que l'on peut toucher du doigt tous les jours au Kosovo. La vengeance des Albanais sert les intérêts du régime serbe. A telle enseigne que ce dernier l'encourage systématiquement. Et si je souligne ce fait, ce n'est en rien pour justifier cette vengeance, mais, au contraire, pour la faire réprover davantage encore par les Albanais. Voici quelques exemples de la façon dont le régime serbe procède pour attiser précisément cet esprit de revanche.

Des milliers de détenus albanais sont gardés en otage en Serbie. On imagine combien de milliers de familles albanaises doivent, après avoir subi les horreurs que l'on sait, vivre aujourd'hui dans l'angoisse.

D'autre part, Mitrovica est un lieu de provocations quotidiennes où paramilitaires et criminels serbes, dangereusement rassemblés, menacent à nouveau les Albanais, rétablissent l'apartheid, se vantent de leurs forfaits, ricanent sur le sang de leurs victimes, sur les femmes qu'ils ont violées, tout en promettant en outre de récidiver. Tout cela sous les yeux des troupes de la KFOR et des représentants de l'ONU.

De toutes ces provocations, la plus grave est sans doute le fait que la partie serbe s'abstient de condamner les crimes qu'elle a commis. Reconnaître ces actes et les dénoncer allégerait d'emblée la tension entre les deux peuples au Kosovo. En vérité, non seulement on est loin d'un aveu, mais c'est le contraire que l'on voit s'affirmer. L'exemple qui illustre le mieux cette situation est le rappel de l'ob-

servateur de l'ONU, le Tchèque Jiri Diansbiert, qui, de manière imparadmissible, met sur le même plan victimes et bourreaux. Le président tchèque Vaclav Havel, comme toujours à la tête de la pensée humaniste européenne, a, le premier, exprimé sa désapprobation de son rapport. Au Kosovo, l'opinion entière s'est depuis longtemps insurgée contre les prises de position de ce rapporteur. Elle a dénoncé ses liens étroits et suspects avec les Serbes, et demandé qu'il soit relevé de ses fonctions. Mais la voix du peuple kosovar n'a pas été entendue, pas plus qu'elle ne l'avait été il y a plusieurs années de cela.

Par ses écrits, ce rapporteur a gravement affecté l'autorité de l'ONU au Kosovo. En 1998, après le massacre de la famille Jashari (vingt-deux personnes, depuis le grand-père âgé de soixante-quatorze ans jusqu'à ses petits-enfants, mis à mort de façon barbare), Jiri Diansbiert fut accusé par les Albanais d'avoir, par ses insi-

dans un monde où la barbarie continue de sévir à grande échelle.

La recherche de la justice - partant, la dénonciation du crime - est l'un des soucis majeurs de l'humanité, l'un des fondements de la civilisation européenne et universelle. Depuis l'enfer égypto-grec qui alimenta la tragédie antique, jusqu'à l'enfer dantesque et sa version la plus récente, les sessions du Tribunal pénal international de La Haye, ce sont là les grosses machines d'examen de conscience de l'humanité, à défaut desquelles celle-ci irait à un désastre moral généralisé.

A ceux qui s'occupent aujourd'hui du Kosovo, à ceux qui s'y intéressent effectivement comme à ceux qui font mine de s'en occuper, il convient de lancer un appel : pour apaiser la haine entre les peuples, tarissez les sources de cette haine ! Cherchez d'autres sources, celles de la noblesse de cœur. Celles-ci, même encore timides, sont pourtant présentes parmi tous les peuples balkaniques.

## Les violences des Albanais contre les Serbes et les Tziganes, les meurtres, les incendies d'habitations, les outrages sont autant de maux indéniables. Mais ce que l'on passe sous silence, c'est l'autre moitié de la réalité : la mise à mort d'Albanais. Elle continue

nuations, assimilé certaines familles aux milieux mafieux. Agissant comme un indicateur de police, il justifie ainsi les massacres futurs de cette catégorie de familles dites « grandes ». C'est ainsi qu'à la mi-avril 1999 a été perpétré l'un des crimes les plus affreux qu'ait connus l'histoire des Balkans : la liquidation des Muçolli. Cinquante-trois personnes massacrées, puis brûlées à l'essence. Vingt-quatre enfants d'un âge inférieur à quatorze ans. Dix jeunes filles ayant dépassé cet âge, douze femmes, deux vieillards, deux hommes et deux visiteurs inconnus. Pendant quatre mois, des centaines de témoins ont pu relever les traces des ruisseaux de sang qui avaient coulé des ruines. De la maisonnée des quatre frères Muçolli, il n'est resté que deux gros chaudrons : l'un rempli de restes d'ossements carbonisés, l'autre de parures féminines et de jouets d'enfants agglutinés par le feu.

Kofi Anan a eu fort raison de faire son *mea culpa* pour Srebrenica, mais il lui faut aussi, pour parachever son geste, épurer l'administration de l'ONU des éléments qui ont soutenu et continué de soutenir directement ou indirectement le crime.

Aucun peuple victime de la violence ne peut recouvrer sa sérénité s'il ne lui est pas rendu justice. Les Albanais ne feront sans doute pas exception à cette règle. On ne peut leur demander d'être angéliques

C'est seulement ainsi que vous aiderez la fraction des Balkaniques hallucinés par le mal à recouvrer leurs esprits.

Aussi cette Europe qui a pris sous son arbitrage une partie de la péninsule doit-elle y étendre partout son influence. Ses intellectuels doivent renoncer à des émerveillements naïfs du type : « Dieu ! Comme X ou Y, intellectuels serbes, sont cultivés ! Encore qu'à la première évocation du nom d'Albanais ils sortent de leurs gonds ! » Il faut se dire qu'aucun individu cultivé ne peut éprouver une réaction de rejet à la seule mention d'un autre peuple. Quant à ce type d'émerveillement, il est analogue à celui qu'éprouvaient jadis des niais du même acabit face à des personnages comme Göring ou Frank, parce que ceux-ci manifestaient un certain goût pour la peinture et la musique, et ce malgré les haut-le-cœur qu'ils ressentaient à la seule mention du mot « juif ».

Au Kosovo et dans les Balkans en général, il importe de vaincre la culture de haine pour y substituer une nouvelle culture. Cette culture existe, elle y est présente, et souhaiter qu'elle finisse par prévaloir n'est pas un vœu pieux.

Au Kosovo, du 17 au 24 novembre, j'ai assisté, comme du reste des dizaines de milliers d'autres gens, à une activité culturelle fébrile. Une foire du livre albanais, où une soixantaine de maisons d'édition du Kosovo,

d'Albanie et de Macédoine exposaient leurs dernières productions, et où ont été vendus des milliers d'ouvrages, de la *Poétique* d'Aristote et de la Bible à des récits de Joyce ; la commémoration du raffiné poète albanais des années 30 que fut Lasgush Poradeci ; l'inauguration d'un centre culturel pour jeunes, Ghetto's Art ; la représentation, enfin, du *Hamlet* de Shakespeare. Que je sache, aucune information, aucun reportage sur ces activités n'a paru où que ce soit.

Les Etats rapaces sont exaspérés par la culture des peuples qu'ils se préparent à asservir. Elle brouille leurs projets, et, avant de s'employer à anéantir ces peuples, ils s'attachent à nier leur culture. C'est ainsi que les Tchétchènes, avant d'être attaqués, ont été présentés au monde comme n'étant que des barbares, ignares et brigands. Mais, dans le même temps, l'admirable journaliste russe Zoja Svetjova, dans le magazine *Rouskaïa Misl* des 1<sup>er</sup>-17 novembre, racontait une autre Tchétchénie, une Tchétchénie dissimulée aux yeux de l'opinion russe et mondiale. Svetjova rappelle que dans ce petit pays du Caucase fleurissaient jusqu'à hier des institutions culturelles et scientifiques, des théâtres, des écoles d'enseignement supérieur, des bibliothèques. Le nombre de ces dernières s'élevait, paraît-il, à 362 ! Or, tout cela ou presque a été détruit par l'offensive « civilisatrice » russe.

L'attaque illicite contre la culture a pour but de préparer le terrain à l'extermination qui doit suivre. En d'autres termes, les assaillants entendent dire au reste du monde : ne vous faites pas de mouron à les voir disparaître - ce sont des peuples sans valeur. Ainsi s'explique leur zèle à guetter les erreurs que peuvent commettre ces peuples, sans jamais leur reconnaître par ailleurs le moindre mérite.

La fièvre culturelle qui règne aujourd'hui à Pristina est un puissant témoignage de la soif de vivre qui anime ce peuple pourtant encore en deuil. C'est une attitude à laquelle il convient de rendre hommage. Cette soif ne doit pas être niée et rejetée brutalement, avec cynisme.

Quoi de plus noble que l'appel adressé aux Albanais : « Après avoir gagné la guerre, il vous faut gagner la paix ! » Mais, pour cela, il faut aussi les aider.

Rien de plus affligeant que le fait d'observer que, pour beaucoup, si le Kosovo a présenté quelque attrait, ce fut au premier chef par sa mort annoncée. Cette approche néfaste doit cesser. Le Kosovo et avec lui tous les Balkans doivent susciter l'intérêt au premier chef non par leur mort, mais par leur vie.

Ismail Kadaré

(Traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni)

© Ismail Kadaré/« Le Monde ».